

—Mylord, dit à son tour la baronne avec une fierté qui n'excluait ni la soumission, ni la grâce,—quand vous ne serez plus, ni l'enfant, ni moi, n'auront le loisir de songer à la vengeance, et tout ce qui vous fut cher périra sous les débris d'Elfin.

—La volonté de Dieu soit faite !—murmura le baron en regardant le ciel.

Une voix, sortie de l'angle de la chambre, répondit :

—Amen ! La volonté de Dieu est que les derniers catholiques d'Ecosse s'unissent en un suprême effort pour arracher leur patrie à la domination et aux croyances étrangères. Quant à la reine, priez pour elle !... Marie Stuart est morte.

IV.

Tel fut, sur le baron et sur lady Elfin, l'impression de cette triste nouvelle qu'ils ressentirent comme foudroyés. Ni l'un ni l'autre ne paraissait songer à l'étrange personnage qu'ils avaient sous les yeux. C'était un vieillard d'une taille haute et majestueuse. Ses traits portaient l'empreinte des austérités du cloître. Sur son front rayonnait la douceur angélique jointe à l'ineffable sagesse que donnent l'âge, les malheurs et la vertu. Son grand manteau brun laissait entrevoir la robe blanche des moines de Cîteaux, et la croix d'or, insigne de la dignité abbatiale, pendait sur sa poitrine.

L'enfant courut d'abord au vieux prêtre, et lui témoigna, par de respectueuses caresses, la joie de retrouver, après une longue absence, un hôte bien venu au foyer. L'abbé baisa le jeune Edmond au front, tendit la main à lord Elfin, et s'inclina devant Alice. Puis, s'approchant de l'âtre, il tendit vers la flamme ses mains engourdis et continua :

—Depuis l'instant où vous m'êtes apparus dans les ruines de Saint-André, Dieu m'est témoin, mylord, que j'ai fait tout ce que peut un homme afin de réveiller le zèle de la patrie et de la foi au plus profond des cœurs. J'ai trouvé l'indifférence ou la crainte ; l'un tremble pour sa fortune, l'autre pour sa vie ; un troisième préfère sa famille à l'Ecosse ; quelques-uns même des plus fermes champions de l'Eglise et de la royauté arborent franchement l'étendard de l'hérésie et de l'alliance anglaise. Hors des murs de ce château il n'est peut-être pas sur la plaine dix sujets fidèles osant se déclarer. Il y a quinze jours, j'espérais trouver quelque dévouement dans les montagnes. J'entrepris, seul et sans appui, un long et périlleux voyage. Les chefs des clans m'accueillirent avec de vives démonstrations. La croix de feu passa de main en main. Une armée se levait

quand un cri lugubre vint arrêter l'essor et glacer l'enthousiasme. La hache avait frappé. La terre comptait une reine de moins, le ciel un martyr de plus.

Il y eut, après ces paroles, un instant de pénible silence. Le baron essaya une arme qui roulait sur sa joue brune et cicatrisée. Il leva les yeux et d'une voix forte :

—Puisqu'il n'y a,—s'écria-t-il,—ni justice, ni pitié, ni grandeur ici bas ; puisque des Ecosseis, des gentilshommes dont la main pouvait tenir une arme ont vu mourir la reine sans oser la défendre, il ne m'est plus possible de supporter la vie, et je regarde comme une tache au nom de mes pères tout instant de retard à ma résolution.

Et, tirant son épée, il s'élançait désespéré hors de la salle. Un grand bruit s'éleva des murailles. La cloche d'alarme retentit. On entendit les clameurs des soldats. Chacun courait à son poste de bataille. L'écuier du baron se précipita au devant de son maître en criant que l'ennemi s'avancait drapés au vent, sonnait la trompette et défiant Elfin.

Jules de TOURNEFORT.

A continuer.

Citations des Journaux français.

Nouvelles d'Italie.

La nouvelle de la capitulation de Milan est désormais un fait accompli, un fait officiel, bien que M. le ministre des affaires étrangères ait dit hier à la tribune que ce fait n'était pas encore certain. Nous le trouvons consigné dans la *Gazette piémontaise* du 7 août, que nous venons de recevoir.

La nouvelle de l'entrée de l'armée autrichienne dans le Piémont, répandue hier par quelques journaux, et dont nous n'avons pas voulu parler, parce que la source nous en paraissait suspecte, est complètement fautive. Le maréchal Radetzky, n'a au contraire opposé aucun obstacle à ce que le roi Charles-Albert, qui était entré à Milan le 3 août, se retirât avec son quartier-général derrière le Tessin, par la route de Pavie. C'est un fait qui se trouve confirmé dans la *Gazette piémontaise* du 7, que nous citons plus bas. Le roi Charles-Albert, à la date du 5, était arrivé à Alexandrie, après avoir donné à ses troupes l'ordre de repasser la frontière et d'évacuer la Lombardie.

Le maréchal Radetzky dispose de quatre corps d'armée, plus un corps de réserve, chacun de ces corps ayant une force de 15 à 20,000 hommes, ce qui formerait un total de 80 à 100,000 hommes. Trois corps d'armée avec la réserve agissaient

contre Milan. Le quatrième corps attaquait la ligne du Pô. D'après les nouvelles publiées à Inspruck, les Autrichiens ont dû occuper Plaisance le 3 ou le 4, et s'avancer jusqu'à moitié chemin de Pavie, menaçant par cette manœuvre de couper la retraite à l'armée piémontaise. Ce mouvement a dû nécessairement influencer beaucoup sur la détermination à laquelle Charles-Albert s'est résigné. On peut dire, avec juste raison, qu'il a tenu la Lombardie jusqu'à la dernière extrémité. La fatalité la plus imprévue a pesé sur lui de tout son poids. Dans ce malheur illustre, l'honneur du roi du Piémont est resté intact.

—Nous recevons ce soir les nouvelles suivantes, qui sont d'une grande importance :

Les Autrichiens viennent de violer le territoire du Pape. En dépit de ses protestations, plusieurs villes des Etats de l'Eglise ont été occupées, Bologne a été bombardée ; l'armée d'occupation, repoussée un instant, y sera probablement revenue avec des renforts ; elle menace la Toscane, la ville sainte elle-même !

Le Pape a protesté par l'organe de son conseil contre une pareille agression, et la chambre des députés de Rome a décidé, à l'unanimité, qu'elle ferait appel à la France. L'ambassadeur d'Angleterre est intervenu, auprès du général Wellden, commandant les troupes autrichiennes, en faveur de la Toscane. Le corps diplomatique résidant à Florence a envoyé également une protestation.

L'armée piémontaise est très-abattue, méconnaissable, s'il faut en croire les correspondances. Les conditions de l'armistice ramènent les choses à un statu quo *tante bellum*.

Modène est occupé par les Autrichiens ; on parle du retour de son souverain.

BOMBARDEMENT DE BOLOGNE.

—Les journaux italiens et la *Gazette de Pologne* elle-même confirment la nouvelle qui avait été donnée par la *Gazette de Lyon* du bombardement de Bologne par les Autrichiens, en annonçant en même temps que la victoire est restée aux Bolognais.

Les Autrichiens avaient placé leurs batteries dans une position qui dominait la ville ; les Bolognais sont parvenus à les en déloger, ainsi que le constatent les correspondances que l'on va lire.

Bologne, 8 août.

4 heures de l'après-midi.—Aujourd'hui, après une collision qui a eu lieu entre le peuple et les Autrichiens, le général Wellden a frappé la ville d'une contribution de 100,000 écus et a pris huit otages. Cet acte de cruauté a irrité la population, qui